

## LE BRETON, UNE LANGUE PERIROMANE ?

Jean LE DÛ

Les aires linguistiques sont susceptibles de dépasser le domaine homogène d'une langue ou d'idiomes étroitement apparentés comme des parlers romans. Sous l'Empire romain, les peuples cantonnés à la périphérie, notamment les Germains transrhénans, les Celtes de Grande Bretagne et les Vascons avaient emprunté au latin de nombreux mots pour désigner des objets ou denrées du Midi, des choses ou des idées nouvelles, expression d'une civilisation supérieure. Certains termes ont été conservés jusqu'à nos jours en celtique, en germanique ou en basque, alors qu'ils ont disparu en majeure partie ou même totalement chez les héritiers directs du latin. [...]. Parfois le germanique ou le celtique donne la réplique à une région romane très éloignée (p. 36). Ces emprunts au latin sont précieux à tous égards. Non seulement ils nous permettent de reconstituer, dans le domaine roman, des couches submergées par des alluvions postérieures, mais encore ils nous aident à préciser la chronologie des évolutions phonétiques [...] dans les langues romanes et de confirmer certaines étapes. Albert Dauzat (1922 : 36-37).

Cet article ne présente pas les résultats d'une recherche inédite. Il s'adresse aux romanistes qui ont du breton l'image d'une langue hermétique sans liens avec leur domaine linguistique. Je pense particulièrement à mes amis regroupés au sein du programme de l'*Atlas Linguistique Roman (AliR)* — et à Gaston Tuaillon, directeur du projet à l'époque — qui m'ont fait confiance il y a de nombreuses années en insérant dans leur fond de carte deux points de Basse-Bretagne. Cette coopération a déjà donné des résultats inattendus : ainsi, le breton dispose d'un mot *kawell* issu du latin *cavella* pour désigner le berceau là où le français a majoritairement un mot d'origine germanique.

### LE PROBLÈME DES ORIGINES

Depuis les travaux d'August Schleicher, il est devenu courant de considérer les langues comme des organismes naturels, évoluant selon leurs lois propres de la naissance à la maturité, puis au déclin et à la mort. Appliquée aux langues vues comme des espèces, la métaphore de la famille de langues est devenue une évidence pour une grande partie de la communauté linguistique : on passe ainsi des langues-mères aux langues-filles, et on va

même, en l'absence de documents anciens, jusqu'à reconstruire des « protolangues » dont les données sont invariablement précédées d'astérisques. Même si l'on n'y croit plus vraiment, la métaphore est pratique et tentante.

Les lois de l'évolution linguistique des néo-grammairiens s'appliquent à la partie « pure » de la langue, les « emprunts » fâcheux venant troubler la belle harmonie... Politiquement, un tel état d'esprit débouche naturellement sur le purisme, visant à chasser des langues les corps étrangers. Le breton « purifié » qui figure depuis quelques années sur la signalisation routière est obscur, voire totalement incompréhensible à un bretonnant moyen. À Brest, « *Musée de la Marine* » est traduit « *Mirdi ar Morlu* », dont le premier élément est un composé de *mired* 'garder' et de *ti* 'maison', tandis que le second est forgé sur le breton *mor* 'mer' et le gallois *llu* 'armée' : la règle non écrite est qu'il convient de paraître hermétique aux yeux des lecteurs non bretonnants.

La question des origines du breton a longtemps été un sujet controversé. Jusqu'à la moitié du XIXe siècle, on le considérait comme une survivance du gaulois armoricain. Le courant celtomane a conduit à voir du gaulois partout, au point qu'on peut même lire dans le tome 9 de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert que « notre français n'est rien autre chose que le gaulois des vieux Druïdes, insensiblement déguisé par toutes les métamorphoses qu'amenait nécessairement la succession des siècles & le concours des circonstances qui varient sans cesse ».

La celtomanie, déconsidérée par ses excès, a été détrônée au début du XIXe siècle par un nouveau courant dit « bretoniste ». S'appuyant en particulier sur les travaux de l'historien La Borderie, la théorie fut popularisée chez les linguistes par la thèse du celtisant Joseph Loth (1892), *L'émigration bretonne en Armorique du Ve au VIIIe siècle de notre ère*. L'Armorique, entièrement romanisée et faiblement peuplée, aurait été receltisée au début du haut moyen âge par des élites civiles et religieuses venues de Grande-Bretagne, chassées par les envahisseurs anglo-saxons. Héritières de la civilisation celtique antique, ces élites déjà chrétiennes étaient bilingues (breton-latin) à leur arrivée. Le breton, langue importée de toutes pièces, se rangeait désormais dans la catégorie du celtique insulaire aux côtés du cornique et du gallois.

Depuis quelques décennies, des historiens comme Nora Chadwick (1965) ont apporté une lumière nouvelle sur ce problème : une première émigration, destinée à défendre les côtes armoricaines contre les incursions barbares, a commencé au IVe siècle, avant la chute de l'Empire romain. Elle a été renforcée par une deuxième émigration provoquée par la conquête anglo-saxonne de l'Île de Bretagne, à partir du Ve siècle. On ne peut plus guère douter que la langue gauloise n'ait cessé de se parler en Armorique. On admet maintenant, depuis les travaux de François Falc'hun (1962) — voir son article provocateur « Le breton, forme moderne du gaulois » — et plus tard, ceux de Léon Fleuriot (1980), que le breton est, grosso-modo, le produit de la rencontre entre le gaulois armoricain et le breton de l'Île de Bretagne, les deux étant au demeurant des langues très voisines. Pendant quatre siècles, Armoricains comme Bretons ont été imprégnés de civilisation et de culture romaines, et donc aussi de langue latine. On discute toujours du degré de vivacité de la langue latine en Bretagne insulaire (Parsons, 2011), mais il est probable qu'un état de diglossie latin / celtique a bien existé, le latin en étant bien entendu la composante haute. Ceci est bien illustré par les noms d'animaux marins empruntés au latin comme *istr* 'huîtres' de *ostrea*, *krank*

‘crabe’ de *cancer*, *meskl* ‘moules’ de *musculus*. Ce phénomène suggère un processus par lequel les celtophones, qui devaient disposer d’un lexique indigène pour nommer les animaux vivants, on adopté leurs noms latins pour désigner les animaux en tant qu’objets commerciaux. Un phénomène comparable s’est produit en anglais après la conquête normande, sans toutefois que disparaisse le vocabulaire anglais d’origine : *mutton* vs *sheep*, *veal* vs *calf*, *pork* vs *pig*... Le prestige commercial du latin a été tel que le brittonique (gaulois, cornique, breton) a même perdu le nom celtique du poisson pour emprunter le mot bas-latin \**piscatus* qui a donné *pesked* : si ce mot avait été celtique, il n’aurait pas eu de *p*-initial, à l’instar du *iasg* irlandais. Un autre exemple de la domination du latin est le changement sémantique du latin *solidus*, *sol’dus* devenu *saout* pour désigner le bétail en breton : les transactions financières ont remplacé l’ancien système d’échange basé sur le bétail.

Les émigrants bretons, jouissant d’un grand prestige, ont introduit en Armorique une nouvelle organisation territoriale et religieuse — par exemple les noms de paroisses en *Plou-*, mot issu de *plebs* —, et lui ont donné son nouveau nom de Bretagne. Désormais, la langue mixte née du contact entre breton d’Outre-Manche et gaulois s’est appelée *brezoneg*<sup>1</sup>, c’est-à-dire (*lingua*) *brittanica*. Cette langue est donc essentiellement un bricolage entre gaulois armoricain, breton d’outre-Manche et latin, sur lequel viendront se superposer au cours des âges des apports romans divers.

### LE VOCABULAIRE LATIN EN BRETON

On peut considérer avec Joseph Loth (1892) que l’Empire romain a laissé plus de cinq cents mots remontant au latin dans le fond vivant de la langue. Ils se rapportent aux champs sémantiques les plus divers, se rapportant à la vie quotidienne.

Ces mots sont facilement reconnaissables dans la mesure où on connaît les transformations qu’ils ont subi au passage (les exemples bretons sont transcrits ici dans leur forme actuelle). Voici quelques-uns des traits les plus frappants concernant le traitement des consonnes.

#### Les consonnes initiales sont maintenues :

*pont* ‘pont’ de *pontem*, *plom* ‘plomb’ de *plumbum*; *prad* ‘pré’ de *pratium*.  
*taol* ‘table’ de *tabula*; *trebez* ‘trépiéd’ de *tripedem*.  
*kastell* de *castellum*, *koar* ‘cire’ de *cera*, *kerez* ‘cerise’ de *cerasia*, *kloued* ‘barrière’ de *cleta*, *kravaz* ‘civière’ de *crabattum*.  
*benveg* ‘outil’ de *beneficium*; *breh* ‘bras’ de *bracchia*.  
*dir* ‘acier’ de *durus*.  
*gevell* ‘jumeau’ de *gemellus*.  
*muzur* ‘mesure’ de *mensura*, *milin* ‘moulin’ de *molina*.  
*niver* ‘nombre’ de *numerus*.  
*falh* ‘faux’ de *falcis*; *forh* ‘fourche’ de *furca*.

1. Le même phénomène s’est produit dans le domaine gaélique : le nom de l’Écosse dérive de celui des Scots, c’est-à-dire des « Irlandais ».

*soh* ‘soc’ de *soccus*.  
*liñv* ‘lime’ de *lima*, *lizer* ‘lettre’ de *littera*.  
*roeñv* ‘rame’ de *remus*.

—Le *v*- latin initial est renforcé en *gw*- :

*gouel* ‘voile’ de *vela*, *gwin* ‘vin’ de *vinum*, *gwag* ‘mou’ de *vacuus*.

—Les consonnes subissent la lénition intervocalique :

Ce phénomène celtique bien connu a également affecté le galloroman, et le français a continué le mouvement encore plus loin :

*gwiber* ‘vipère’ de *vipera*.  
*skudell* ‘écuelle’ de *scutella*, *kador* ‘chaise’ de *cathedra*.  
*lagenn* ‘bourbier’ de *lacus*, *moger* ‘mur’ de *maceria*, *kegin* ‘cuisine’ de *cocina*.  
*ober* ‘faire’ de *opera*.  
*skrivañ* ‘écrire’ de *scribendum*.  
*kriz* ‘cru’ de *crudus*.  
*gouel* ‘fête religieuse’ de *vigilia*, *eost* ‘moisson’ de *augustus* (le -g- disparaît).  
*aneval* ‘animal’ de *animalium*.

Dans le cours de l’histoire du breton, cette lénition s’est étendue (sauf à la périphérie) aux spirantes : *difenn* de *defendere* est ainsi devenue *divenn*.

—Les occlusives sourdes géminées du latin se sont spirantisées :

Les consonnes géminées -*pp*-, -*tt*-, -*cc*- (ainsi que les groupes comme -*ct*-, -*pt*- etc.) sont devenues des spirantes sourdes :

*kef* ‘tronc’ de *cippus*.  
*kaz* ‘chat’ de *cattus*.  
*boh* ‘joue’ de *bucca*.  
*maha* ‘piétiner’ de *maccare*, *mih* ‘morve’ de *muccus*.  
*laez* ‘lait’ de *lactis*, *frouez* ‘fruits’ de *fructum*.

—Les occlusives sourdes se sont également spirantisées après *r*- et *l*- :

*korf* ‘corps’ de *corpus*.  
*terzien* ‘fièvre’ de *tertiana* (*febris*), *torz* ‘tourte’ de *torta*, *morzol* ‘marteau’ de *martellus*.  
*arh* ‘coffre’ de *arca*.  
*kelh* ‘cercle’ de *circ’lus*, *kolhed* ‘couette’ de *culcita*.

—Les occlusives sonores *b*, *m*, *d*, *g* se sont spirantisées après *r* et *l* :

*barv* ‘barbe’ de *barba*.  
*kolo* ‘paille’ de *culmus*.  
*urz* ‘ordre’ de *ordo*.

Ces quelques exemples montrent à quel point le lexique quotidien breton est imprégné de mots d’origine latine. Les domaines concernés touchent :

—le corps humain (*korv* ‘corps’, *breh* ‘bras’).

—la nourriture : *meuz* ‘plat’ de *me(n)sa*, *koan* ‘repas du soir’ de *cena*; *merenn* ‘repas du midi’ de *merenda*; *bevin* ‘viande de boeuf’ de *bovinus*; *silzig* ‘saucisse’ de *salsica*, *kaot* de *cal’dus* (espagnol *caldo* ‘bouillie’).

—l’organisation sociale : *gwik* ‘centre de la paroisse’ de *vicus*, *krougañ* ‘pendre’ de *crucem* — car le christianisme a fait qu’on a remplacé la crucifixion par la pendaison—, *laer* ‘voleur’ de *latro* (pl *laeron* de *latrones*), *test* ‘témoin’ de *testis*.

—la vie quotidienne : *skaon* ‘banc’ de *scamnum*, *maneg* ‘gant’ de *manica*, *diskenn* ‘descendre’ de *descendere*, *astenn* ‘étendre’ de *extendere*.

—des adjectifs courants : *seh* ‘sec’ de *siccus*, *ponner* ‘lourd’ de *pondere*, *mud* ‘muet’ de *mudus*.

—le commerce : *pouez* ‘poids’ de *pensum*, *marhad* ‘marché’ de *mercatus*, *dispign* de *dispendium*.

—la division du temps : noms des jours de la semaine comme *dilun* ‘lundi’, des mois comme *meurz* ‘mars’, mots comme *bizeost* ‘bissextil’.

—l’agriculture : *prad* ‘pré’; *feskenn* ‘gerbe’), *kell* (‘compartiment pour animaux’).

—les plantes : *kanab* ‘chanvre’ de *cannapis*; *fao* ‘fèves’ de *fava*, *lin* de *linum*, *piz* de *pisum*, *kaol* de *caulis*, *kegid* de *cucita*, *fao* de *fagus*.

—les fruits : *per* de *pira*, *kistin* ‘châtaignes’ de *castanea*.

—les animaux : *druz* ‘truite’ de *tructa*; *konikl* ‘lapin’ de *cuniculus*; *azen* de *asinus*, *raz* de *rattus*, *koulm* de *columba*, *falhun* de *falconem*.

—la technique : *eor* ‘ancree’ de *anchora*; *pouez* ‘poids’ de *pensum*, *feunteun* ‘fontaine’.

—les métaux : *aour* ‘or’, *sten* ‘étain’.

—la vie intellectuelle : *lenn* ‘lire’ de *legendum*, *levr* ‘livre’ de *liber*, *kloareg* ‘clerc’ de *clericus*.

—la religion : *pobl* ‘peuple (de Dieu)’ de *pop’lus*, *iliz* ‘église’ de *ecclesia*. Le latin chrétien, *parroz* ‘paroisse’ de *parrochia*; *aviel* ‘évangile’ de *evangelium*; *ael* ‘ange’ de *angelus*, *eured* ‘mariage’ de *oratus*, *pediñ* ‘prier’ de *peto*, *kredi* ‘croire’ de *credere*, *aluzon* ‘aumône’ de *alemosina*, *diaoul* ‘diable’ de *diabulum*, *eskob* ‘évêque’ de *episcopus*, *perhirin* ‘pèlerin’ de *peregrinus*.

Des siècles de domination romaine ont donc abouti à une profonde transformation de la langue et de la société. Notons que les langues gaéliques (irlandais, gaélique d’Écosse), dont les territoires n’ont pas subi l’occupation romaine, n’ont subi l’influence latine que par contact avec leurs voisins brittoniques.

## SUFFIXES DE DÉRIVATION

L’imprégnation dépasse les simples emprunts lexicaux : la plupart des éléments morphologiques de dérivation sont issus du latin et aussi du roman :

—*adur* de *-atura* : *skubadur* ‘balayures’, dont le premier élément *scopa* est lui-même latin.

—*ded* de *-(i)tate* : *gwerhded* ‘virginité’; *horriblded* ‘horreur’, dont la racine est française.

—*el* de *-ale* : *marvel* ‘mortel’.

—*er* de *-ariu* : *soner* ‘musicien’.

—*iz* de *-enses* : *kêriz* ‘citadins’ (de *ker* ‘ville’).

—*uz* de *-osu* : *sentuz* ‘obéissant’), *trompuz* ‘trompeur’.

## LE VOCABULAIRE ROMAN EN BRETON : UN APPORT CONTINU

L’Armorique a subi au cours des temps les mêmes influences que le reste de la Gaule, mais son éloignement a permis à sa langue de se maintenir jusqu’à nos jours, après un recul progressif jusqu’à sa limite actuelle qui est restée relativement stable depuis deux ou trois siècles. Son abandon rapide depuis le milieu du siècle dernier est d’une autre nature.

Le pouvoir politique n’a jamais fait un usage officiel de la langue bretonne. Elle a constitué la forme basse d’un couple diglossique dont le terme haut a été d’abord le latin écrit, puis, à partir du treizième siècle, le français dans ses états successifs : langue administrative du Duché — trois siècles avant l’ordonnance de Villers-Cotterêts —, puis langue du Roi et des États, et enfin langue nationale de la France issue de la Révolution.

On dispose de gloses bretonnes très anciennes, mais les premiers textes suivis n’apparaissent qu’aux quatorzième et quinzième siècles dans des mystères et des poèmes religieux. La langue utilisée est nourrie de vocabulaire savant français (Piette, 1973) au point qu’il est indispensable de recourir aux dictionnaires de moyen-français pour traduire ces textes (Le Berre, 2012), comme c’est le cas de façon fort comparable pour la littérature anglaise de la même époque.

Pour la connaissance de la langue telle qu’elle était effectivement parlée on dispose du *Catholicon* de Jehan Lagadeuc, dont le manuscrit remonte à 1464 et qui a été publié à Tréguier en 1499. Cet ouvrage est un dictionnaire breton-français-latin rédigé, selon son auteur, « ...pour l’utilité des pauvres clercs de Bretagne [...] afin que par ce breton ils puissent parvenir à la connaissance du français et du latin ». Il a la particularité d’être le premier dictionnaire du breton, mais aussi du français. Cette triglossie a régné en Basse-Bretagne pendant des siècles, et un flot continu de mots romans dialectaux et de mots français a nourri le breton tout au long de son histoire. Les sources orales sont très diverses : breton de la chaire, et aussi avancée progressive par les routes de formes venues de Haute-Bretagne comme *teisir* (texier, tisserand) remplaçant *gwiader* dans la région vannetaise et remontant régulièrement vers le centre et l’Ouest par la suite. Certaines prononciations semblent être le résultat d’une lecture lettre à lettre du français, comme *hanterdeüz* ‘cloison’ dans la région paimpolaise, du mot français ‘entre-deux’, dont le premier élément est confondu avec *hanter* ‘moitié’ et le second, pratiquement épilé, reste obscur.

Les nombreux mots d’origine française et romane qui sont toujours en usage, témoignent de faits de phonétique historique du français qui peuvent donc être datés, comme

l'évolution du *o* long latin : *enor* 'honneur'; *labour* 'travail'; la préservation d'une ancienne voyelle dans *merk* 'marque', ou d'une voyelle finale devenue atone dans *Anna* 'Anne' et *finesa, finese* 'intelligence, ruse, finesse'; le maintien du *-es* final : *Jakez* 'Jacques'. Je me souviens qu'à l'école je savais souvent où placer un accent grave en français grâce à la comparaison avec les mots bretons de même origine mais de forme plus archaïque : *azenn* 'âne', *boest* 'boîte', *mestr* 'maître', *kostez* 'côté', *forest* 'forêt', *prest* 'prêt'. Je sentais aussi intuitivement la correspondance entre la finale *-ell* du breton et la terminaison *-eau* du français dans des mots comme *kastell* 'château', *gwastell* 'gâteau', *rastell* 'râteau' etc.

Le roman et le français, après le latin, ont doté la langue bretonne d'une nouvelle série de préfixes —on oppose *digouraj* 'paresseux' à *diskouraj* 'découragé'—, de suffixes comme *-ment, -tion, -age, -able*, tous demeurés vivants et productifs en breton. On a donc des combinaisons de toutes sortes comme *diskamant* 'instruction', dont le premier élément est le latin *discere*, *krenamant* 'tremblement' dont le premier élément est celtique; *degoutasion* 'chose dégoûtante', combinaison nouvelle d'éléments français; *avelaj* 'tempête' de *avel* 'vent'; *bugaleaj* 'enfance' de *bugale* 'enfants'; *lennabl* 'lisible'; *anaveabl* 'reconnaissable'.

Les mot-outils, restent majoritairement celtiques, mais plusieurs ont aussi une origine romane, comme *abalamour* 'parce que' qui correspond exactement au gascon *palamor*; *peotramant* 'autrement', est littéralement 'ou autrement'; *durant* signifie 'pendant' dans les parlers vannetais, etc.

La forme des mots témoignent d'emprunts à des dialectes divers : conservation du *k-* dans *brank* 'branche', mais évolution du *k-* en *ch-* dans *chatal* 'cheptel, bétail' ou *chom* 'rester'. On trouve de vraies énigmes comme *chadenn* 'chaîne', forme apparemment impossible, puisque le *-d-* intervocalique avait normalement disparu au moment où s'est produite la palatalisation du *k-*.

Des termes dialectaux inattendus apparaissent parfois, comme *goujard* 'gamin' qui rappelle le languedocien ou *arne* 'orage' attesté seulement dans l'atlas de Picardie. Des formes hybrides se créent, comme *doustadig* 'doucement', croisement entre *dousig* issu de *doux* et *gwestad*, mot celtique. Pourquoi *dabord* (issu de *d'abord*) a-t-il en breton du Léon le sens de 'tout à l'heure' que l'*Atlas Linguistique de la France* ne relève que dans quelques points de l'Est?

Le breton possède d'anciens mots comme *porpant* 'veste' de *pourpoint*, *roched* 'chemise d'homme' de *rochet*, *chupenn* 'veste' de *jupe* ou *butun* 'tabac' de *petun*. Comme l'anglais, il a conservé de nombreux termes qui ont disparu du français moderne : *skourjez* 'fouet' (anglais *scourge*) de *écourgée*; *bransell* 'balançoire' de *brancell*; *pourchas* 'acheter' (anglais *purchase*) de *pourchaser*; *koant* 'joli' (anglais *quaint*) de *cointe*. Beaucoup d'évolutions sémantiques sont inattendues, comme celle de *jeu*, mot irremplaçable en breton moderne qui signifie 'situation, état, manière d'être' : *mad eo jeu?* signifie 'ça va?', litt. 'le jeu est bon?'

On peut se demander pourquoi des termes de la vie courante sans intérêt commercial sont empruntés au français. Un usage argotique peut expliquer l'emploi de *groñch* du français *groin* pour 'menton' ou de *muzell* du français *muselle* 'museau' pour 'lèvre'. Mais pourquoi *coquelicot* ou *papillon* sont-ils universellement utilisés en breton?

Les emprunts sont souvent le reflet d'un changement de civilisation : le pluriel de *ki* 'chien' était régulièrement *kon*; ce pluriel n'a été relevé qu'à Belle-Île-en-Mer dans l'*Atlas Linguistique de la Basse-Bretagne* de Pierre Le Roux. Il a presque partout été supplanté par le français *chas*, parce que seul le seigneur avait le droit de posséder une meute, une *chasse*. De nombreux doublets témoignent d'innovations techniques ou sociales : l'ancien *kalvez* 'menuisier, charpentier' a été remplacé par *charpantier*, *amunuzer* et *artizan*, chacun de ces termes désignant une spécialisation différente. L'ancien *kouer* 'paysan' — *Yann Gouer* était la personnification du paysan, comme Jacques Bonhomme en français — a été remplacé par *peizant*, de même que *mestr* 'maître' a pris la place du médiéval *tiern*. Le mot *park* a le sens de 'champ labouré', 'enclos', tandis que son équivalent celtique *mêz* qui signifiait une surface cultivée, est désormais confiné au sens d'étendue inculte. Un même mot peut être emprunté deux fois au cours du temps : ainsi, *karnell* désigne-t-il 'l'ossuaire' dans le cimetière, tandis que *charnell* est le 'charnier' dans lequel on conservait la viande salée. Les nouveautés arrivent généralement avec leur nom français : *figez* 'des figues', *karotez* 'des carottes', *chalotez* 'des échalottes' sont arrivés à un moment où la consonne de pluriel du français n'était pas encore muette.

Les nombreuses innovations techniques des 150 dernières années ont été parfois baptisées de noms indigènes, par exemple *marh houarn* litt. 'cheval de fer' pour bicyclette, mais ces mots ont vite été abandonnés et les noms d'origine comme *bisiklet*, ont été conservés : le français *vapeur* est devenu *bapeur* (car le breton ne connaît guère le *v-* initial) avec le sens de 'machine à battre' (Trégor), de 'navire à vapeur' (Morlaix, Ile de Groix), ou de 'tracteur' (sud Finistère, vers 1920). La création lexicale en breton a duré tant que la langue a été celle d'une société vivante : l'un des derniers termes apparus concerne 'la clôture électrifiée' dont l'usage s'est répandu dans les années 1950 : alors que jadis les enfants gardaient les vaches dans les champs, ils ont été remplacés par le *paotr saout* (*elektrik*) 'litt. le garçon vacher (électrique)', mot forgé sur *paotr*, issu du français *pâtre* et de *saout* 'vaches', d'origine latine.

## CONCLUSION

Depuis la parution du dictionnaire Vallée (1931) s'est répandue l'idée parmi les défenseurs de la langue bretonne que le breton était « une langue souple » capable de créer à volonté des néologismes à partir de ses propres racines. Ainsi a-t-on vu naître des mots comme *pellgomz* pour téléphone, forgé sur *pell* 'loin' et *komz* 'parler'. Le fait que les bretonnants lettrés sont de langue maternelle française et qu'ils n'ont guère eu l'occasion de fréquenter des locuteurs natifs en général âgés et ruraux et ne partageant pas leurs champs d'intérêts les empêche d'avoir conscience du ridicule de leur attitude puriste à l'excès. Prenons l'exemple du mot 'enterrer' : pour les personnes on utilise en breton hérité le verbe *interi*, pour les chiens *planta*, mais le néo-breton a choisi *douara* (formé sur *douar* 'terre'), qui signifie... 'butter (les pommes de terre)'. Vouloir « purifier » la langue revient à remplacer son histoire par la légende d'un peuple isolé dont la langue aurait été



polluée par le contact avec l'étranger : or, le breton, comme l'anglais, est une langue mixte. Comment dirait-on en anglais « purifié » Federal Bureau of Investigation? L'idée ne se pose même pas, tandis que dans une langue comme le breton on peut s'amuser à créer un hybride espérantoïde sans que personne ne trouve à y redire.

J'aimerais pour finir inciter mes amis romanistes à ne plus considérer le breton comme une langue exotique, mais comme une interface riche d'enseignements entre monde celtique et monde roman.

### BIBLIOGRAPHIE

- CHADWICK, Nora (1965) : «The colonization of Brittany from Celtic Britain». *Proceedings of the British Academy*, 51 : 235–99.
- DAUZAT, Albert (1922) : *La géographie linguistique*. Paris : Flammarion.
- DE LA BORDERIE, Arthur (1896-1914) : *Histoire de Bretagne*. Rennes : Plihon, Honnay (6 vol.).
- FALC'HUN, François (1962) : « Le Breton, forme moderne du gaulois ». *Annales de Bretagne*, 69, 4, 413-428.
- FLEURIOT, Léon (1980) : *Les origines de la Bretagne*. Paris : Payot.
- GUIOMAR, Jean-Yves (1987) : *Le Bretonisme. Les historiens bretons au XIXe siècle*. Mayenne, Floch et Rennes : Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (Archives historiques de Bretagne).
- GUYONVARCH, C.-J. ed. (1975) : *Le Catholicon de Jehan Lagadeuc, dictionnaire breton-latin-français du XVe siècle, reproduction de l'édition de Jean Calvez (Tréguier, 1499)*, Rennes : OGAM.
- HAARMANN, Harald (1973) : *Der lateinische Lehnwortschatz im Bretonischen*. Hamburg : Buske Verlag.
- LE BERRE, Yves (2012) : *Entre le riche et le pauvre - La littérature du breton entre 1450 et 1650*. Brest : Emgleo Breiz.
- LOTH, Joseph (1892) : *Les mots latins dans les langues brittoniques*. Paris : Bouillon.
- PARSONS, D. N. (2011) : « Sabrina in the thorns : place-names as evidence for British and Latin in Roman Britain ». *Transactions of the Philological Society*, 109 : 113–137.
- PIETTE, J. R. F. (1973) : *French loanwords in Middle-Breton*. Cardiff : University of Wales Press.
- VALLÉE, F. (1931) : *Grand dictionnaire français-breton*. Rennes : Édition de l'imprimerie commerciale de Bretagne.